



INTRODUCTION

Augustin LESAGE (Sorbonne Université) et
Lisa POCHMALICKI (Université de Strasbourg)

Un « pays incognu à ce grand Ptolomé¹ ». Telle est la destination de Jean de Léry, lorsqu'il quitte le port de Honfleur en novembre 1556 pour rejoindre l'éphémère colonie française installée dans la baie de Rio. Le réformé et quelques autres – de plus en plus nombreux au fil des siècles – empruntent de nouvelles voies maritimes, rencontrent les Tupinamba, peuple insoupçonné des Anciens, observent leurs coutumes d'une radicale étrangeté, évoluent au contact d'une faune et d'une flore inédites. Mais avec l'*Histoire d'un voyage*, c'est aussi un autre *pays inconnu*, ou plutôt un territoire longtemps laissé à l'écart par les autorités, qui se présente au lecteur : le récit de voyage. Bénéficiant de l'extension des frontières de l'objet dit « littérature », ce genre sans règle ou « sans loi² » n'est encore qu'une jeune addition au sein du canon littéraire. L'inscription du récit de Léry au programme des concours d'enseignement – plus de vingt ans après sa première entrée dans le corpus de préparation à l'agrégation – semble confirmer sa place au rang des textes canoniques. Si l'on se réjouit de l'intérêt critique et institutionnel que suscite l'*Histoire d'un voyage*, celui-ci n'en réduit pas pour autant la singularité de cette œuvre³.

Les études réunies dans ce numéro témoignent d'une attention renouvelée pour ce texte à la lumière de perspectives de recherche récentes (écocritique, histoire des émotions, écriture des sensations, etc.). Elles révèlent aussi à quel point Léry a réussi à saisir sur le vif les réalités brésiliennes. Si le récit de voyage est parfois rattaché à la littérature d'évasion ou perçu comme une invitation à la rêverie sur les lointains, l'*Histoire d'un voyage* semble plutôt tendre au lecteur un miroir permettant d'observer et d'éprouver le réel, jusque dans ses dimensions les plus crues. Cannibalisme de par-delà, anthropophagie de par-deçà, navigations infernales... les épisodes les plus tragiques sont rapportés en détail par le voyageur. Quant aux plaisirs brésiliens, c'est grâce à une remarquable sensibilité que Léry les partage et les fait vivre par l'écriture.

C'est à Frank Lestringant que revient l'honneur d'ouvrir ce volume ; cela va de soi. En effet, il est difficile d'imaginer lire aujourd'hui l'*Histoire d'un voyage* autrement que dans l'édition qu'il en a proposée, sans laquelle le texte serait probablement resté encore longtemps ignoré tant des spécialistes de littérature du XVI^e siècle que d'un public plus élargi. Il est plus difficile encore d'imaginer l'étudier sans tous les efforts que le chercheur a menés – avec d'autres de ses collègues, dont Marie-Christine Gomez-Géraud qui participe également à ce numéro – pour rendre plus accessibles des textes longtemps restés dans l'ombre des belles lettres et légitimer leur entrée dans le champ des études littéraires, au point que le plus célèbre de ces écrivains soucieux de « la pratique des choses » soit inscrit, pour la seconde fois cette année, au programme de l'agrégation.

¹ Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil*, édition critique par Frank Lestringant, précédée d'un entretien de Claude Lévi-Strauss, Paris, LGF, coll. « Le livre de poche Classiques », p. 52.

² Roland Le Huenen, « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? », *Littérales*, n° 7, 1990, p. 14.

³ Pour une bibliographie détaillée sur l'*Histoire d'un voyage* de Léry, on pourra consulter celle constituée par Grégoire Holtz pour la SFDES : <https://sfdes.hypotheses.org/files/2022/07/lci.pdf> (consulté le 6 janvier 2023).



Dans un texte placé donc délibérément en ouverture de ce volume, Frank Lestringant propose de nous embarquer dans une excursion à travers l'œuvre de Léry. Parce qu'il est l'un de ceux qui en ont le plus arpenté les terres, il guide avec assurance ses lecteurs parmi les fourrés luxuriants et parfois inquiétants du « par-delà » brésilien. Et sans s'obliger à régler son pas sur le rythme trop cadencé de l'écriture académique, il suit le fil de ses souvenirs et s'attarde plutôt sur certains épisodes de l'aventure qui, tels les sommets d'un paysage maintes fois parcouru, font sens à ses yeux de lecteur avisé. Ces haltes sont aussi l'occasion pour lui de rappeler à chaque fois les dernières avancées de la recherche sur un texte dont il maîtrise plus que n'importe qui les enjeux. De cette façon, ces quelques pages témoignent d'un compagnonnage au long cours, rendu possible par l'entremise d'une œuvre qui, pour le spécialiste des récits de voyage, forme une source inépuisable de réflexion et, pour celles et ceux qui découvrent du même temps les travaux de Frank Lestringant qui l'éclairent avec justesse et précision, une source non moins inépuisable d'admiration et de réjouissance.

DÉPEINDRE LES RÉALITÉS SENSIBLES

De son côté, Marie-Christine Gomez-Géraud, également spécialiste du récit de voyage, en particulier de sa tradition littéraire, propose un essai sur une question jusque-là jamais envisagée de façon systématique : celle de la présence des sens et des sensations dans l'écriture de *l'Histoire d'un voyage*. En rappelant le contexte épistémologique et le cadre conceptuel qui déterminent la perception des stimuli sensoriels, notamment leur hiérarchie établie de longue date par les traditions médiévales (par exemple, la prééminence de la vue sur le toucher), qui prévaut toujours dans l'établissement des protocoles de preuve pour les hommes du XVI^e siècle, Marie-Christine Gomez-Géraud détaille l'importance que prend l'écriture du sensible dans un texte qui revendique haut et fort – et reconstruit habilement par-là – l'expérience de terrain. Ce constat l'incite ensuite à analyser comment cette attention aux perceptions permet de relire *l'Histoire d'un voyage* comme un parcours d'initiation à un univers sensoriel, perçu autant comme le reflet d'une réalité objective, celle de l'expérience américaine, dont la nature foisonnante avait, par exemple, déjà stupéfait Christophe Colomb, que comme la conséquence d'une transformation intime du sujet qui, s'observant lui-même au fil du récit en train d'observer, devient plus sensible à ses perceptions et à ses émotions. Au terme de son voyage et de son récit, Léry s'en souvient d'ailleurs non sans une évidente nostalgie, ni même une certaine douleur.

À son tour, Louise Millon-Hazo consacre une étude au sens visuel, qui a pour particularité, dans le texte de Léry, de concerner autant le voyageur qui s'exprime que le lecteur qui parcourt le livre. En effet, si les manifestations de l'acte de voir saturent le témoignage écrit de Léry, le lecteur est aussi amené à partager un même genre d'expérience en portant son regard sur les figures gravées destinées à illustrer les passages les plus éloquentes du texte. L'article questionne alors de façon systématique les liens qui s'établissent entre ces images, les descriptions de Léry et son projet littéraire, qui vise à restituer le plus fidèlement possible le monde américain. L'homme de lettres pousse le soin de la description assez loin, comme en témoignent les réflexions théoriques qu'il livre au sein de l'espèce d'art poétique disparate que forme la préface de son ouvrage : il s'agit d'accorder le style même de son écriture, qu'il qualifie d'humble et nu, aux exigences impérieuses de la vérité historique. Mais, méfiante à l'égard des déclarations programmatiques de Léry sur la simplicité de son style, Louise Millon-Hazo rappelle que les passages descriptifs de *l'Histoire d'un voyage* s'appuient sur un appareil



rhétorique évident et complexe, qui emprunte aux figures de l'*ekphrasis* ou de l'hypotypose et se conforme ainsi aux prescriptions de l'*enargeia* poétique. C'est là le moyen de faire revivre sous les yeux des lecteurs – mais aussi sous ceux de l'auteur nostalgique – un peu des réalités américaines lointaines ou perdues. Cependant, comme le formule clairement Léry dans une célèbre citation, reprise par Louise Millon-Hazo, l'entreprise est vouée à l'échec, car l'expérience vécue au Nouveau Monde échappe à toute tentative de fixation « ni par écrit, ni mesme par peinture ».

Au moyen d'une étude minutieuse de la présence des poissons dans l'*Histoire d'un voyage*, Paul J. Smith propose d'examiner comment le rôle d'observateur scrupuleux, que tient Léry face à une faune inconnue qu'il cherche à décrire et à recenser, se trouve inextricablement mêlé à un autre rôle qu'il est forcé de tenir tout au long de son ouvrage, celui de conteur d'aventures. Cette tension entre deux écritures, qui sont aussi deux postures que l'auteur tente de concilier ensemble et à tour de rôle au cours de son récit de voyage, n'est pas sans rappeler la délicate incertitude dans laquelle est plongée ce même Léry qui, l'âge venu, se confronte de nouveau à ses souvenirs, ses émotions et son identité d'autrefois. Pour Paul J. Smith, c'est aussi l'occasion de faire découvrir un récit de voyage inédit, dont la publication annoncée ne peut que réjouir les incondtionnels de Léry puisque, si ces quelques feuillets écrits par un marin quasi analphabète sont postérieurs de plus d'un siècle au livre du cordonnier bourguignon et que ce dernier n'y est pas mentionné, un certain nombre de résonances attestent de la participation active de celui-ci à la fixation du récit de voyage comme genre littéraire, avec ses codes et ses attentes, y compris celles relatives à l'histoire naturelle (en l'occurrence le caractère comestible ou non de la chair des poissons).

Phillip Usher décide de porter son attention sur un aspect moins souvent abordé de l'œuvre de Léry, mais qui joue pourtant un rôle central dans l'appréhension traditionnelle de l'univers américain par les premiers voyageurs européens : la flore. L'étude porte donc essentiellement sur le chapitre XIII de l'*Histoire d'un voyage*, qui occupe une place conséquente dans le portrait naturaliste que Léry dresse de la côte brésilienne, aux côtés des animaux et autres singularités. Il s'agit de s'intéresser plus particulièrement au dispositif littéraire qui permet à Léry d'assumer une parole descriptive alors qu'il n'est ni botaniste ni médecin. Ainsi, malgré son absence de formation théorique ou disciplinaire, Léry ne peut échapper au cadre aristotélicien dans lequel est toujours comprise la description des œuvres de Nature. Mais, ce qui frappe encore avec le récit de Léry, c'est son recours systématique à l'expérience et la précision de ses descriptions, puisqu'il n'hésite pas à user de ses sens pour donner l'image la plus précise possible des plantes qu'il a sous les yeux (mais aussi sous le nez et sur la langue !), tout en étant aussi sensible à leur valeur culturelle pour les Tupinamba. Ce n'est donc pas tellement la nouveauté des plantes décrites qui étonne à la lecture de l'*Histoire d'un voyage* que la nouveauté dans la manière de les dire.

En se consacrant à ce qui encadre et prépare la découverte du Brésil, à savoir la traversée de part en part de l'océan Atlantique, Myriam Marrache-Gouraud s'intéresse au motif du passage, et plus précisément à celui de l'équateur, qui marque le point de bascule du récit de voyage et l'entrée dans un autre monde. Ligne invisible, elle n'en est pas moins bien réelle dans l'esprit de l'apprenti matelot Léry puisqu'elle engage un nombre considérable d'hypothèses sur l'ordonnement du monde sublunaire, sa physique et ses éléments. Outre l'effet de seuil géographique que l'écriture doit restituer avec une nécessaire dramatisation, le passage de l'équateur pose un défi à la narration dans la mesure où il s'agit de rendre concret un phénomène abstrait et scientifique, dont les représentations canoniques, celles des cartes ou des portulans, correspondent mal à la réalité dont le voyageur fait l'expérience. En effet, comme l'explique avec



clarté Myriam Marrache-Gouraud en puisant à des sources inédites, l’océan est en fait pensé par Léry et une partie de ses contemporains comme un genre de montagne que le navire doit gravir, ce qui oblige, pour bien se le figurer, à opérer une petite révolution planisphérique qui place désormais cette ligne médiane au sommet de la Terre, à la place du pôle. Cette représentation concave de la mer n’est pas sans lien avec les théories sur l’équilibre précaire des éléments terre et eau qui forment la sphère terrestre ; les principes de cette physique renaissante – et, en dernier lieu, la puissance divine – permettent d’expliquer que le niveau de la mer s’élève et se maintienne au-dessus de celui du sol. Les métaphores qui font de l’équateur une crête, un fossé ou une bascule se comprennent de façon plus littérale à la lumière des mécanismes géophysiques précédemment décrits, témoignant assez des liens étroits qui s’établissent dans le texte de Léry entre la narration et la réflexion savante. L’ensemble des analyses offertes ici par Myriam Marrache-Gouraud apparaît comme un cadre désormais essentiel pour saisir ce qui soutient, d’un point de vue matériel et physique, les « vestiges de la pensée analogique » au sein de laquelle Frédéric Tinguely a montré le rôle structurant que joue cette « sorte de pliure du monde » qu’est la ligne équatoriale.

APPRÉHENDER LES TUPINAMBA

Attentif, lui, à un tout autre aspect des pratiques culinaires d’Amérique, Pierre Martin reprend à nouveaux frais la question du cannibalisme, en insistant sur ce que ce rituel dit moins des Amérindiens que des Européens eux-mêmes qui en contemplant le spectacle avec stupeur. Par l’intermédiaire de la figure de Circé qu’il convoque en titre, l’auteur s’arrête sur l’idée d’un brouillage des frontières qui s’opère de l’autre côté de l’Atlantique et qui révèle des dynamiques plus ou moins subliminales à l’œuvre dans le témoignage de Léry. On est en effet saisi, au fil des pages, par l’expérience de la découverte progressive que le voyageur semble faire à l’épreuve de la cohabitation avec les Tupinamba, à savoir que ces derniers lui sont plus proches que ne le sont certains des hommes de la vieille Europe. Pour Pierre Martin, ce brouillage – qui est aussi une crise de l’identité, qu’il questionne d’un point de vue médical en recourant à la notion de « fantaisie » qui trompe la perception des sens – s’illustre en particulier dans la célèbre scène du lézard qu’il relit, à la suite de Frédéric Tinguely, en l’enrichissant d’une dimension anthropophagique que l’attention aux procédures de comparaisons analogiques lui permet de déceler avec finesse. Tout en rappelant que Léry lui-même est d’un point de vue de l’onomastique lié à un animal qu’on mange (l’huître), Pierre Martin insiste sur le fait que le péril de la dévoration, qui dans la proximité intime avec les tribus cannibales est une réalité bien concrète, rend perceptible la part terrifiante que l’autre révèle à l’égard du même.

De son côté, Carine Roudière-Sébastien poursuit l’analyse de cette « obsession cannibale » – pour reprendre une expression qu’elle emprunte à Frank Lestringant – en adoptant une perspective résolument génétique. Celle-ci l’incite à se mettre en quête des échos et des formules reprises dans l’ensemble de la production littéraire de Léry : l’*Histoire d’un voyage* dans ses différentes éditions, mais également le *Sommaire Discours de la famine*, un texte manuscrit moins souvent commenté, qui prépare pourtant la publication de l’*Histoire mémorable du siège de Sancerre*. En déchiffrant ce palimpseste, elle décèle à son tour un traumatisme cannibale qui aurait profondément marqué Léry, au point que cette thématique détermine l’organisation structurelle de ses deux publications autour d’un acte de dévoration qui a lieu en Amérique aussi bien qu’en Europe. C’est aussi l’occasion de rappeler que ces deux textes sont de toute évidence pensés par Léry comme inscrits dans une même dynamique : une défense, voire une



réhabilitation des huguenots injustement martyrisés, et plus largement, une réflexion sur les hommes et leurs comportements, notamment lorsqu'ils font face à l'extrême adversité. C'est bien en tout cas dans une forme de dialogue que ces deux propositions semblent avoir été reçues par leurs contemporains, puisque, comme l'indique à juste titre Carine Roudière-Sébastien, certains des auteurs des pièces liminaires de l'édition de 1580 de *l'Histoire d'un voyage* font eux aussi référence au péril cannibale que Léry avait déjà abordé dans *l'Histoire mémorable* et qui avait visiblement fortement impressionné ses lecteurs.

Mathilde Mougin est elle aussi sensible à la question de la vue, en particulier parce que ce sens informe plus que les autres dans la tradition aristotélicienne sur les réalités inconnues et qu'il est donc le moyen privilégié de toute nouvelle connaissance. La curiosité de Léry et la radicale étrangeté du monde qu'il a sous les yeux justifieraient à elles seules l'importance accordée à la vision dans son témoignage ; or, Léry va plus loin puisqu'il en fait un outil d'investigation du Nouveau Monde. C'est à partir de là que Mathilde Mougin reprend dans son article la question de l'autopsie, qui donne au récit du voyageur toute sa légitimité et qui serait au fondement d'une démarche ethnographique, dont Lévi-Strauss a dit qu'elle avait été pour lui un modèle. Il s'agit alors, pour elle, de nuancer cette dimension – par ailleurs largement étudiée par la critique qui s'intéresse aux récits de voyages – en insistant sur les projections idéologiques dont Léry ne peut totalement se départir. L'exemple des mythes, au sens de récits symboliques communément admis, permet d'observer avec finesse de quelle manière Léry tente d'appréhender une réalité qui lui échappe et à quels réaménagements sont forcés des discours qui tenaient lieu jusque-là d'évidence pour tout Européen. C'est donc essentiellement par le transfert, la synthèse ou l'actualisation que Léry arrive encore à faire tenir ensemble des mondes en apparence contradictoires, au risque de recourir à la mythification du monde sauvage et de préparer le terrain à la formation de préjugés tenaces.

Raffaele Carbone entreprend une lecture serrée du chapitre XVI de *l'Histoire d'un voyage*, consacré à la délicate question de la religion des Tupinamba. L'intérêt de cette étude est de remettre en perspective les propos sévères de Léry, en les considérant comme l'un des points de départ d'une discussion théologique et philosophique, qui a eu lieu en Europe au cours de la première modernité afin d'appréhender le mystère des peuples appelés ensuite « primitifs », car considérés comme sans religion et même sans écriture. Ce constat heurte de plein fouet la tradition antique et les principes de la foi chrétienne, en particulier le dogme de la révélation universelle ; et Léry ne peut donc laisser ce paradoxe irrésolu. Mais, de façon inattendue, ce que révèle Raffaele Carbone, c'est que la condamnation la plus sévère de Léry se fait plutôt à l'endroit des athées, qui font courir au vieux continent un péril sans commune mesure avec le stigmatisme qui entache la figure pourtant plaisante des Tupinamba, dont l'ignorance, somme toute, prête moins à conséquence puisqu'ils croient en des mythes qu'il est possible de comprendre à la lumière de la théologie chrétienne, et qu'ils portent même en eux une « semence de religion » – un argument dont les Jésuites sauront user et abuser à leur tour quelques décennies plus tard.

Enfin, si Caroline Trotot s'attarde de son côté sur les scènes de cannibalisme décrites par Léry, c'est moins dans une perspective anthropologique que dans l'optique de questionner les modèles littéraires et esthétiques qui influencent et nourrissent le regard autant que l'écriture du voyageur. Pour cela, elle entreprend de faire une petite généalogie du modèle tragique tel qu'il se déploie dans l'œuvre de Léry, y compris au sein de *l'Histoire mémorable du siège de Sancerre* qui apparaît comme un laboratoire d'écriture dans lequel le pasteur expérimente son style et des thématiques qui se développeront plus avant dans *l'Histoire d'un voyage*. Plus largement, c'est à la lumière de la production littéraire de l'époque, en particulier des tragédies et des histoires tragiques, que Caroline Trotot relit avec justesse les deux ouvrages de Léry,



qu'elle n'hésite pas à faire dialoguer avec la rhétorique polémique du martyrologe de Jean Crespin ou avec les théories de Jean de la Taille sur la dramaturgie tragique. C'est qu'en fait un même principe eschatologique traverse un vaste ensemble de productions intellectuelles, principe qui entend faire de la passion du Christ le substitut du destin antique et élargir la scène de l'ancien amphithéâtre tragique au monde tout entier. Il n'y a plus lieu de s'étonner de voir les ressorts dramatiques nourrir tout autant la tragédie, les récits de voyages, la médecine, la géographie ou l'histoire. Dans ce contexte, l'expérience faite à Sancerre comme au Brésil du cannibalisme – que Léry tente de restituer de la façon la plus visuelle et sensible, conformément aux principes de l'art poétique et aux théories de la représentation hérités d'Aristote – doit être comprise comme participant par essence d'une logique de violence physique et symbolique dont les guerres civiles ne sont que la manifestation la plus évidente. En insistant sur le rôle de spectateur qu'acceptent de jouer les participants de ces rituels sanglants, Léry interroge la part de responsabilité que chacun tient dans ces massacres. Le fait de les intégrer à son témoignage et d'en travailler les représentations au sein d'une œuvre littéraire permet au voyageur-écrivain de ne pas se contenter d'une place de simple observateur et de mettre à distance autant que faire se peut une violence qui apparaît constitutive de la condition humaine.